



Cahiers d'études africaines

182 | 2006
Varia

Bennett, Herman L. – *Africans in Colonial Mexico. Absolutism, Christianity and Afro-Creole Consciousness, 1570-1640*

Bloomington, Indiana University Press, 2003, 275 p., index, biblio.

Carmen Bernand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5990>

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 28 juin 2006

Pagination : 442-444

ISBN : 978-2-7132-2090-6

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Carmen Bernand, « Bennett, Herman L. – *Africans in Colonial Mexico. Absolutism, Christianity and Afro-Creole Consciousness, 1570-1640* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 182 | 2006, mis en ligne le 05 juillet 2006, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5990>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Bennett, Herman L. – *Africans in Colonial Mexico. Absolutism, Christianity and Afro-Creole Consciousness, 1570-1640*

Bloomington, Indiana University Press, 2003, 275 p., index, biblio.

Carmen Bernand

- 1 Saluons la publication de ce livre qui complète les travaux classiques mais anciens de Gonzalo Aguirre Beltrán et de Colin A. Palmer sur l'esclavage à Mexico. Bien que l'influence africaine en Nouvelle-Espagne et surtout dans la capitale soit connue depuis longtemps, les préjugés ont souvent la peau dure et l'image d'une ville peuplée essentiellement d'Indiens et de Métis prévaut encore sur celle d'une cité marquée par la présence massive de Noirs. Les chiffres parlent d'eux-mêmes puisque, au milieu du XVII^e siècle, limite temporelle que l'auteur s'est assignée, il y avait 35 089 Africains à Mexico et plus de 116 000 personnes nées sur le sol mexicain et d'ascendance africaine. Avec la cessation de la traite négrière, la population servile de la Nouvelle-Espagne déclina fortement. En revanche, la population libre de couleur ne cessa de s'accroître, constituant 10 % de la population urbaine au début du XIX^e siècle. L'intérêt du livre de Herman L. Bennett est justement de prendre en compte non seulement la situation des esclaves mais aussi celle des affranchis et des libres, supérieurs en nombre en raison de la fréquence de la manumission accordée par les maîtres mais surtout, précisons-le, obtenue par l'effort pécuniaire des esclaves eux-mêmes ou de leur famille qui avaient le droit de se « racheter ».
- 2 Cette étude a pour objectif la culture créole définie comme la capacité de maîtriser les institutions et les lois du royaume afin d'utiliser cet appareil juridique et coutumier pour améliorer la vie quotidienne et, d'une façon plus large, la condition servile. On sait gré à l'auteur d'avoir abandonné la perspective culturelle essentialiste – celle des « racines » africaines – en faveur d'une approche plus réaliste et empirique des phénomènes d'intégration. Cela ne signifie pas pour autant le rejet des références « africaines »,

puisque les analyses des types de mariage montrent bien la présence incontournable de témoins qui appartiennent souvent à la même « nation » que les conjoints. Cependant, cette identité-là est marquée, elle aussi, par la société esclavagiste, puisque l'attribution d'une « nation » à un esclave relevait du processus même de la traite et se référait au port africain d'embarquement ou à une vaste région géographique – comme la Guinée – peuplée d'ethnies différentes. À ce propos, on regrette que l'auteur ne mentionne pas Antonio de Sandoval, source fondamentale pour comprendre le rôle de l'Église dans la traite et la question essentielle des « nations ».

- 3 On trouve, dans cet ouvrage, des histoires de vie glanées dans les fonds des archives mexicaines, notamment des sections « Inquisition » et « Mariages ». La différence entre l'Amérique ibérique – « the first America », pour paraphraser David Brading – et l'Amérique anglaise s'explique par l'absolutisme de la monarchie catholique et le poids des traditions médiévales chrétiennes. Selon la formule consacrée par les *Siete Partidas*, corpus juridique qui date du règne d'Alphonse X, les esclaves étaient des « individus privés de liberté ». H. L. Bennett s'intéresse, à juste titre, à la constitution de la subjectivité, aussi bien chez les esclaves que chez les libres, encore qu'il eût fallu introduire des nuances et se reporter aux formes de travail, ce que l'auteur n'aborde pas. Peut-on vraiment séparer les identités culturelles des rapports de production, eux-mêmes diversifiés ? Travailler dans une fabrique de pain – les redoutables « panaderías » relevaient du carcéral – est une tout autre chose que d'exécuter des tâches domestiques, exercer un métier qualifié ou jouer d'un instrument de musique, activités typiques des esclaves et des Noirs libres des villes. Le choix d'écarter le milieu du travail, contestable à nos yeux, est justifié par l'auteur ; son objectif est de montrer qu'on ne peut pas comprendre l'esclavage hispano-américain en se reportant uniquement à la condition servile. Cette position, courageuse en l'occurrence si l'on tient compte du contexte actuel des études afro-américaines aux États-Unis, ne peut pas être maintenue. Qu'il suffise ici de rappeler que l'exercice des « arts mécaniques » était déshonorant en Amérique ibérique, aussi bien pour les Noirs – les plus nombreux à les exercer – que pour les Espagnols de petite condition.
- 4 En assignant aux Africains des identités chrétiennes, les Espagnols transforment les esclaves en personnes. Le mariage religieux, favorisé par l'Église, est la garantie, pour les conjoints, qu'ils ne seront pas séparés par des maîtres abusifs et, quand cela arrive, ils peuvent recourir à un tribunal ecclésiastique pour casser la décision arbitraire de leur propriétaire. L'Inquisition, en sévissant aussi bien sur les populations noires que sur les hérétiques espagnols, ne fait pas des Africains un « Autre absolu », mais les traite comme une population du Vieux Monde – en fait, l'altérité ici est moins la race que l'hétérodoxie.
- 5 H. L. Bennett insiste sur la spécificité de l'esclavage urbain domestique, bien différent de celui des plantations. Cette distinction a déjà été établie depuis longtemps par des chercheurs latino-américains et européens (hélas, pratiquement absents ici de la bibliographie). Au Brésil, au Venezuela, dans les Andes du Nord, le Rio de La Plata et les Caraïbes, cette forme d'esclavage est bien connue et les documents apportés par H. L. Bennett confirment la règle : l'esclavage urbain avec son corollaire obligé, les manumissions, est lié à la formation d'une masse libre de couleur, connue à l'époque coloniale sous le terme de « castas », c'est-à-dire une couche populaire urbaine fortement métissée et détachée de tout socle ethnique originel. Comme l'auteur le dit justement, les esclaves urbains sont des biens qui confèrent à leur propriétaire du prestige. C'est pourquoi les Noirs libres, dès qu'ils ont quelques moyens, possèdent à leur tour un ou

deux esclaves. La porosité de la société esclavagiste en Amérique hispanique est bien illustrée par de nombreux exemples, tout comme les différences sociales et culturelles au sein de la population de couleur, notamment entre les « bossales » et ceux qui maîtrisent la langue espagnole. On regrettera, toutefois, que ce travail sérieux, bien documenté et utile, ait négligé les confréries religieuses, qui ont pourtant joué un rôle essentiel dans toute l'Amérique ibérique au niveau de l'intégration des populations noires. Il y avait là matière à développer une réflexion importante sur le fonctionnement des sociétés corporatives d'Ancien Régime et sur la nature des relations de dépendance au sein de cette configuration politique et idéologique.